

JOURNAL DES DEMOISELLES

PARIS

2 RUE DROUOT

ET

PETIT COURRIER DES DAMES

RÉUNIS.

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS
THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE

N° 1. — 8 JANVIER 1881

ALBUM DU PIANO

ALBUM DU FUSAIN

ÉTRENNES

OFFERTES A NOS ABONNÉES

1881

1^o LES CHEFS-D'ŒUVRE DU PIANO

CINQUIÈME SÉRIE

GRAND VOLUME RICHEMENT RELIÉ ET DORÉ SUR TRANCHES

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS franco, 12 fr. — Valeur réelle, 100 fr.

Renfermant CENT MORCEAUX choisis de musique de PIANO (grand format), œuvres des meilleurs maîtres classiques et modernes, dont le prix net dépasserait CENT FRANCS.

Grâce à une convention avec l'éditeur, nous pouvons mettre à la disposition de nos abonnées ce volume au prix de DIX FRANCS, à Paris, de DOUZE FRANCS par la poste, en France.

Le succès obtenu par les quatre premières séries de cet Album nous a décidés de présenter à nos abonnées la nouvelle série des morceaux publiés pour 1881.

Opéras, fantaisies, rêveries, transcriptions de nos opéras célèbres, danses, musique de toutes les écoles et de tous les compositeurs estimés.

Tous les genres sont représentés dans cette belle collection, dont on trouvera l'analyse dans la *Chronique musicale* du numéro du *Journal des Demoiselles* du 1^{er} Décembre 1880.

Adresser un mandat de poste de DIX FRANCS pour Paris, et de DOUZE FRANCS pour la France et l'Europe, à l'ordre du Directeur du *Journal des Demoiselles*, rue Drouot, 2.

2^o ALBUM FUSAINS ET CRAYONS

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS franco, 12 fr. — Valeur réelle, 50 fr.

Contenant une série de vingt modèles pour étude de fusains et crayons, montés sur bristol, par les premiers maîtres : APPIAN, ALLONGÉ, SMITH, LALANNE renfermés dans un magnifique carton plein toile, titre or.

Pour recevoir franco l'Album de FUSAINS et CRAYONS, envoyer un Mandat de poste de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour la France et l'Europe, à l'ordre du Directeur du *Journal des Demoiselles*, 2, rue Drouot.

3^o MACHINE A COUDRE L'ÉCLAIR

PARIS, 30 fr. — Valeur réelle, 50 fr.

Charmante petite machine montée sur un joli socle fonctionnant à la main avec une extrême rapidité, sans bruit, d'une douceur sans égale. Elle fait tous les travaux de famille, *Modes et Lingerie*; ourle, ganse, fronce, soutache, brode, avec tous les guides spéciaux affectés à ces différents travaux. Nos abonnées pourront recevoir cette machine en adressant un mandat de poste de 30 fr. à l'ordre du Directeur du *Journal des Demoiselles*, 2, rue Drouot. Pour les départements, le prix du port est en plus et se paie à la réception du colis.

VIANDE ET QUINA
L'Aliment uni au plus précieux des toniques.

VIN AROUD AU QUINA

Et a tous les principes nutritifs solubles de la VIANDE

LE FORTIFIANT PAR EXCELLENCE

DES PHTHISQUES, ANÉMIQUES, ENFANTS DÉBILES, Convalescents, Vieillards, Personnes délicates

5 fr. — Dépôt G^l chez J. FERRÉ, suc^r de Aroud, 102, rue Richelieu, PARIS, et toutes pharmacies.

MANUEL DU JOURNAL DES DEMOISELLES

SIXIÈME ÉDITION

Illustrée de 300 gravures dans le texte.
Revue et augmentée d'un Appendice contenant l'explication des travaux les plus nouveaux.

PRIX : PARIS, 3 fr. — DÉPARTEMENTS, 3 fr. 50 c. — EUROPE, 4 fr.
Adresser les demandes accompagnées d'un Mandat de poste, à l'ordre du Directeur du Journal, 2, rue Drouot.

VIANDE, FER ET QUINA
L'Aliment uni aux toniques les plus réparateurs

VIN FERRUGINEUX AROUD

au QUINA et aux principes solubles de la VIANDE

RÉGÉNÉRATEUR DU SANG

Guérit sûrement : Chlorose, Vénères blanches, Épuisements, Appauvrissement ou Altération du Sang.

5 fr. — Dépôt G^l : J. FERRÉ, suc^r de Aroud, 102, rue Richelieu, PARIS, et toutes pharmacies.

NOUVELLE MÉTHODE DE COUPE POUR DAMES
SUR MESURE

A BASES TRIANGULAIRES

PRIX : 5 FRANCS

Par VAILLANT

Professeur de coupe pour Dames

Cours complet 50 fr., par leçon 5 fr.

Maison spéciale de Patrons pour Dames

Depuis 1 fr. 50

Paris. — 148, rue Montmartre, 150

RÉCOMPENSES A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

La Meilleure **BENZINE**; la plus Employée pour détacher toutes les étoffes

Adoptée par les Chemins de Fer

C'est

L'esprit Minéral ZUCCANI

Ne laissant aucune odeur et n'altérant pas les couleurs.

DEPOT G^l, RUE DU TEMPLE, 51.

PAUL MILLOT, Prop^{re}

LE FLACON : 62, Boulevard Magenta, 62. LE LITRE : 1 fr. 50 USINE A ST-DENIS. 2 fr. 50

SE VEND PARTOUT

Incomparable Eau de toilette sans Acide ni Vinaigre

COSMYDOR



Les Hygiénistes de notre époque préconisent l'usage journalier du **COSMYDOR**. Cette incomparable Eau de Toilette, sans Acide ni Vinaigre, est recommandée pour les multiples usages de l'Hygiène de la Toilette et de la Santé.

Toutes les célébrités médicales ordonnent aux Dames l'emploi journalier du **COSMYDOR** pour les soins de leur Toilette.

En faire usage quotidiennement.

Se vend dans toutes les bonnes Maisons de Parfumerie du monde.

ENTREPOT GÉNÉRAL : 28, rue Bergère, PARIS

DANS LE TRAITÉ DE L'HYGIÈNE

L'OPINION

DU DOCTEUR

O. REVEIL

est que pour éviter les Maladies de la Peau telles que Rugosité, Gerçures, etc., il convient de faire usage du

SAVON-ORIZA

De L. LEGRAND, Fournisseur des Cours d'Europe
Paris, 207, rue Saint-Honoré, Paris.

PARFUMERIE DUSSER

Nouvelles préparations pour le visage et les mains.

Le froid est l'ennemi des peaux délicates ; une onction quotidienne de la CRÈME MOUSSEUSE vous garantira contre ses atteintes. Cette nouvelle composition, tout à la fois tonique et émolliente, est supérieure au Cold-cream. La PÂTE CIRCASSIENNE préservera vos mains des gerçures et de crevasses, elle vous fera une main de duchesse, blanche, souple et parfumée. (Chacun, 5 fr. en mandat.)

1, Rue Jean-Jaques-Rousseau, 1

(EN FACE LE LOUVRE)



M^{ME} EMMA GUELLE

11, Avenue de l'Opéra, 11

Médaille d'Or

CORSET-CUIRASSE pour amincir et allonger la taille sans occasionner ni gêne ni fatigue. La petite ceinture au bas du corset permet de se serrer à volonté sans toucher au lacet.

BUSC ARTICULÉ ne fatiguant jamais la poitrine. Envoi franco, 4 fr.

CORSET A ÉPAULIÈRES contre la tendance à se voûter.

CORSET DE NUIT, CORSET DU MATIN, sans busc, ressorts ni baleines.

CORSETS pour difformités. — COUSSINS CREUX.

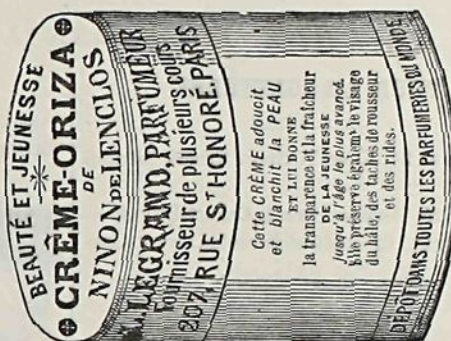
REDRESSEUR EXTRA-BALEINÉ du dos et des épaules.

CEINTURE pour éviter les fronces des jupons. Envoi franco, 6 fr.

JARRETÈLLES PARISIENNES tenant le bas sur le corset. En coton

1 fr. 75 : en soie, 2 fr. 50 ; avec ceinture 2 fr. 75 en coton, et 3 fr. 50 en soie.

TOURNURES nouvelles, chaque saison. — JUPONS et TRAINES.



CHAUSSURES BERNIER-LAFFON
MANUFACTURE DE 1^{RE} CLASSE



160

RUE MONTMARTRE

MAGASINS DE DÉTAIL LES PLUS VASTES DE PARIS



Après l'usage

EXIGER LES FLACONS ENVELOPPÉS DE PAPIER GRIS PERLE

ROYAL WINDSOR

RÉGÉNÉRATEUR DES CHEVEUX
N'est pas une Teinture

Infatigable pour rendre aux cheveux gris ou décolorés la couleur naturelle de la jeunesse. Il arrête immédiatement la chute des cheveux, leur donne une nouvelle vie, produit une croissance abondante ainsi qu'un lustre incomparable et une beauté jusqu'alors inconnue. De toutes les préparations scientifiques découvertes jusqu'à ce jour, le **ROYAL WINDSOR** est la meilleure, la seule propre à la régénération, la croissance et la conservation des cheveux, et on peut dire qu'elle est certainement sans rivale dans le monde entier.

Se trouve chez les Coiffeurs-Parfumeurs en flacons et demi-flacons.

ENTREPOT : 22, RUE DE L'ÉCHIQUIER — PARIS

COMMISSION

L'Administration du Journal se charge de toute espèce de Commissions pourvu qu'elles soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — Toilettes, Confections, Etoffes d'Ameublements, Articles de Paris, etc., etc.

Envoyer un Mandat sur la poste



PRIX UN AN
Paris, 6^{fr.} Départements, 8^{fr.}

ÉTRANGER

Europe, 10^{fr.} Colonies françaises, 12^{fr.}

Indes, 15^{fr.} Tous les autres pays, 18^{fr.}

Pour les abonnements partant du 15 Décembre

la somme doit être payée d'avance

Envoyer l'argent en mandat sur la poste à l'ordre de la Direction du Journal

PARIS 2, Rue Drouot

Prix du numéro 1^{fr.}

RENFERMANT
58 Gravures coloriées
2,000
Patrons et Annexes

JOURNAL DES DEMOISELLES

TRAVAUX EN COULEUR
et 500 Gravures
intercalées dans le
texte.

ET

PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Edition Hebdomadaire (Couverture blanche)

ON S'ABONNE A PARIS

2, Rue Drouot, 2

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DES DÉPARTEMENTS ET

POUR L'ANGLETERRE

A LONDRES

HACHETTE, 18, King William Street, Strand
W. C.
ROLANI, 20, Berners Street, Oxford Street.
ASHER et C^e, 13, Bedford Street, Covent Gar-
den W. C.

POUR LA HOLLANDE

VAN BAKKENES, à Amsterdam.
CAARELSEN, à Amsterdam.
VAN GOOR, à Amsterdam.
KRAMMERS, à ROTTERDAM.
BROESE, à Breda.

POUR LA BELGIQUE

M. DESTERBECQ, 80, rue Rogier, à Bruxelles.
LEBÈGUE, office de publicité, à Bruxelles.

POUR L'ALSACE

AMEL, 1, rue Brulé, à Strasbourg.
BUFLEB, à Mulhouse.

POUR LA PRUSSE ET LA RUSSIE

Par l'entremise des directeurs des postes de
Cologne et de Strasbourg.
A Leipzig, TWIETMEYER.
A Berlin : LE SOUDIER, 2, Spittelmarckt.
Hambourg : LE SOUDIER, 18, Bre-Saint-
Annen.
A Stuttgart : LE SOUDIER, 7, Post strasse.
A Francfort s/m., LE SOUDIER, 5, gr. Eschen-
heimerstr.

POUR LA SUISSE

SCHMIDT, à Zurich.
BARDET, à Lausanne.
HUBER et C^e, à Berne.
MATHEY, à Genève.

POUR L'AUTRICHE

A VIENNE.

Chez BRAUMULLER et SOHN, Graben-Spar-
kasse.
LE SOUDIER, 2, Barbaragasse.

POUR L'ITALIE

BEUF, à Gènes.
BOCCA, à Turin.
VIEUSSEUX, à Florence.
DUMOLARD, à Milan.
BOCCA, à Rome.

POUR L'ESPAGNE

BAILLY-BAILLIÈRE, à Madrid.
A PIAGET, à Barcelonne.

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITIONS			ÉDITION HEBDOMADAIRE		
	mensuelle CHAMOIS	bi-mensuelle BLEUE	bi-mensuelle VERTE	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
Paris.	10	16	20	28	14	7 50
Départements.	12	20	24	32	16	8 50
Europe.	14	21	26	38	19	10 »
États-Unis.	16	22	27	40	20	11 »
Colonies françaises.	18	28	34	50	25	13 »
Tous les autres pays hors de l'Europe.	24	35	42	64	32	16 »

Nous ne pouvons accepter de Timbres-Poste, même pour le paiement d'UNE PARTIE
du prix de l'Abonnement.

NOUS NE RÉPONDONS QUE DES ABONNEMENTS QUI NOUS SONT DEMANDÉS DIRECTEMENT

Toute réclamation ou changement d'adresse doit être accompagné du NUMÉRO D'ORDRE, placé sur la bande du
Journal, et nous parvenir : Les changements d'adresse, 5 jours avant celui où le numéro doit paraître; les réclama-
tions, 15 jours au plus tard, après celui où il a paru. — Les changements d'adresse nous parvenant après ce délai seront
imputés au numéro suivant.

PRIX DU NUMÉRO : 1 fr. 50 c.

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Connaissez-vous, mesdames, la gentille petite fantaisie que l'on nomme un *Déjeuner*? Elle est née d'hier, sous les doigts habiles d'une de nos meilleures modistes. A cette jolie coiffure, qui prend toutes les formes qu'elle donne un *élégant chiffonnage*, quel nom donner, si ce n'est celui de la réunion où elle fit son apparition, il y a quinze jours.

Une mode vient d'éclorre en plein faubourg Saint-Germain, celle des déjeuners priés. On dit que les invitations ne dépassent pas la douzaine; que l'on y est d'une exactitude royale, qu'on se sépare à deux heures, et que la causerie, toute littéraire, roule sur les livres nouveaux, sur les pièces de théâtre, etc. On dit encore que ces invitations, très goûtées, sont préférées aux invitations à dîner. Il y règne une certaine intimité qui chatouille agréablement l'amour-propre des élus. Chacun y apporte sa nouvelle à sensation et des racontars inédits. Les costumes que les femmes y portent sont très élégants, mais sans luxe trop apparent; ils se complètent d'un pouff, d'un *bonnichon*, du *déjeuner* déjà nommé,



85
Robe de bal en swra et gaze blanches.
De madame Bréant-Castel, 19, rue du Quatre-Septembre.

que l'on pose soit de côté, un peu en arrière, soit devant, un peu avancé ou jeté de côté sur le bandeau. En voici quatre des plus jolis, portés au déjeuner des rois, chez M..., et qui ont valu bien des compliments à madame de Bysterveld. L'un est en peluche dahlia, de forme ovale; autour une dentelle soie et or; le fond, un peu bombé et chiffonné, est coupé d'une dentelle coquillée; deux petites épingles à tête de perle traversent la peluche de chaque côté en sens inverse. Un second, en peluche rose, forme comme une légère torsade, sur laquelle s'arrêtent les coquilles d'un pouff en dentelle. Un autre est tout en dentelle pompadour disposée en large écaille, avec une petite chute de coques en dentelle sur le côté. Un quatrième est en dentelle noire avec brindilles de jais jetées dans l'ensemble, la dentelle pose sur les bandeaux ondulés et ombrage les frisettes du front. Le *déjeuner*

en dentelle Pompadour accompagnait un bien charmant costume en swra bronze uni et à fleurettes pompadour. Le tablier, en swra, froncé à la vieille, et le bas de jupe en pompadour, ainsi que le corsage, le-

quel simule la forme princesse; le bas de la basque se perdant sous la tunique en swra uni, très ramassée de plis sur la partie supérieure du tablier et drapée en pouff tombant; des draperies unies et froncées rapportées sur le corsage, un col et un revers de manche froncés en swra uni.

Revenons aux petites coiffures qui nous semblent plaire aux jeunes femmes; elles sont charmantes au possible. Le soir, pour les diners et les soirées, on mêle une fleur à la dentelle, ou des fantaisies de chenille, bouclettes massées en chou, ou grappes échelonnées. Pour le bal, les fleurs, les plumes sont montées suivant la disposition des cheveux. Nous voyons une certaine différence dans la manière de se coiffer. A la ville, le chignon dégage la nuque; ses proportions n'ont rien d'exagéré, et les papillotes sont tout à fait supprimées. Au bal, la coiffure, tout en restant basse, se relève un peu vers le sommet de la tête et des papillotes onduées allongent le chignon, qui est aplati, s'il doit recevoir un pouff de plumes sur le côté, tandis qu'il sera bouffant s'il est accompagné d'une grappe tombante ou d'une traine. On reporte beaucoup de têtes de plumes, ainsi que des aigrettes s'élançant d'un chou; les pierreries yont bien avec ce genre, ainsi qu'avec les barrettes qui traversent les ondulations et les pouffs de cheveux frangés faisant l'office de bandeaux. Ces coiffures sont exécutées avec goût par M. de Bysterveld, l'habile coiffeur du faubourg Saint-Honoré, et les fleurs et tous les piqués, guirlandes, demi-couronnes, montés par madame de Bysterveld avec une grâce naturelle qu'il n'est pas toujours facile de copier.

Les chapeaux de visite et ceux de théâtre sont jolis, et madame de Bysterveld trouve des façons charmantes de garnitures où la fantaisie se joint au bon goût. Un chapeau de théâtre a la forme Directoire, très sensiblement modifiée; la grande passe évasée, mais un large fond chiffonné traversé de brides en satin, qui se nouent de côté, un panache de plumes, posé très bas derrière: en peluche sillon blanche, rien de plus charmant. Madame la baronne de R. en portait un couleur rubis, au dernier mardi des Français.

Il semblerait que le velours et la peluche dussent faire des fleurs lourdes et disgracieuses; il n'en est rien; les fleuristes, au contraire, trouvent des effets charmants dans la combinaison de ces étoffes avec le satin et la soie, et les roses, les tulipes, les giroflées, les anémones, les pavots, n'en sont que plus jolis. Les fleurs elles-mêmes sont sujettes aux caprices de la mode, et toutes ne sont pas également en vogue. Les œillets, en ce moment, sont en grande faveur; on les fait en pleine floraison et panachés, demi-ouverts, montrant les pétales, liserés d'une couleur tranchante, presque effeuillés, aux teintes effacées. Un pouff d'œillets mais panachés de grenat et de rose, avec le bouquet de corsage assorti, est une jolie garniture s'alliant avec toutes les couleurs; l'œillet blanc, panaché rose, citron panaché grenat, rouge panaché mais, est également très joli. Le déchiquetage délicat des pétales rend cette fleur légère et presque frémissante; on peut mélanger les œillets, mais nous pensons qu'assortis, ils font mieux.

Une fort belle garniture pour robe de bal est en roses trémières citron; elle se compose de deux guir-

landes disposées en courbe qui seront montées au bas des draperies du tablier, et d'une traine qui soulèvera le pouff; un cordon pour le décolleté. Une autre, en fuchsias de plusieurs tons, forme une longue guirlande qui doit se poser comme les écharpes des bayadères, traversant diagonalement la partie supérieure de la robe, nouée de côté, assez bas, et se terminant par des branches de fuchsia qui formeront comme les pans de cette écharpe de fleurs; ces garnitures seront posées sur des robes de bal à traine. Pour le costume court, il faut une ornementation plus simple et les broderies, en perles de couleurs ombrées, représentent des courants de roses, ou des motifs renaissance; elles s'appliquent au bas des draperies et autour du décolleté. On couvre aussi le tablier d'une broderie de perles, et les draperies fuyantes se mêlent aux lés de derrière, qui doivent être très chiffonnés.

Un joli costume de bal est en satin merveilleux blanc crème, le tablier brodé de perles blanches laiteuses et brillantes mélangées, d'un effet charmant; au bas deux frisotants de satin qui contournent les lés de derrière. Une draperie-rideau s'ouvre sur ce tablier; elle est garnie d'une frange de fine chenille perlée, et se perd dans un retroussis assez accentué.

Le corsage à longue pointe est lacé derrière; tout le devant brodé en plastron et deux revers brodés rabattant du décolleté; deux revers soulevés par des bouillonnés de tulle forment la manche. Coiffure ramassée; les cheveux massés en coques légères; deux barrettes de fleurs coupent les ondulations; d'un côté, elles se perdent dans le chignon, de l'autre, se fixent sous un pouff des mêmes fleurs.

Le costume court ne peut être accompagné d'une coiffure surchargée de papillotes, de couronne ou guirlande volumineuse; il faut donc supprimer tout ce qui tendrait à augmenter le volume de la tête afin de laisser à l'ensemble de la toilette des proportions harmonieuses.

La robe à traine supporte une coiffure plus développée où les longues papillotes onduées se mêlent aux coques croisées, et la guirlande au cache-peigne de fleurs et aux pierreries.

Le juponage du costume et celui de la robe à traine diffèrent tout à fait. Pour le premier, la tournure bouffante ne doit pas descendre dans le relevé de la tunique; ce relevé seul doit fournir le pouff qui est soutenu par les volants empesés du jupon; de plus la petite tournure en crin doit être très étroite vers la taille et s'élargir progressivement; cette forme est bien comprise par madame de Plument, 33, rue Vivienne, chez qui nous avons vu plusieurs modèles de tournures qui nous ont tous paru très bien appropriés aux divers genres de toilette.

Pour la robe à traine, la tournure est plus longue et forme un demi-jupon au bas duquel se boutonne un haut volant qui reçoit deux volants échelonnés aux seuls lés de derrière. Cette disposition soutient avec grâce la traine en nanzouck plus ou moins richement ornée de dentelle; qui s'attache à la robe, de côté et dans le bas, par des cordons, de manière à ce qu'elle en suive toutes les ondulations. Le jupon en satin piqué, de la maison de Plument, est soigné, élégant et confortable; les piqués dessinent soit des carreaux écossais soit des carreaux unis; il se festonne dans le bas, ou se

garnit de plissés. Le corset sultane allongé de la ceinture Jeanne-d'Arc est toujours le corset des costumes de ville, et la cuirasse Jeanne-d'Arc celui des robes de bal ou de réception. Leur forme efface les hanches et amincit, sans comprimer la taille à laquelle ils laissent grâce et souplesse.

CORALIE L.

CHAUSSURES DE LA MAISON BERNIER-LAFFON
160, rue Montmartre

Nous avons donné des renseignements sur les excellentes chaussures journalières de la maison Bernier-Laffon, sur la boîte de ville à points découverts, laquelle isole le pied de toute humidité, sur les chaussures d'intérieur, les unes très élégantes, les autres d'un confortable très apprécié des personnes sédentaires; de bons feutres à épaisse semelle, qui maintiennent la chaleur; des pantoufles en soie piquée, des douillettes en velours, coquettes au possible. En ce moment les souliers de bal à talon Louis XV, découverts ou demi-montants, se montrent dans les vitrines, à côté de souliers brodés assortis aux robes; la chaussure de bal pour costume court doit être irréprochable, comme forme et manière de chauser. La mode est toujours au bout pointu qui n'avantage pas le pied. Talons élevés même pour danser. Les chaussures de M Bernier-Laffon, de quelque prix qu'elles soient, sont également soignées, bien faites et d'un usage excellent. Les talons des bottes courantes sont de deux à six et à sept centimètres de hauteur. Dans la façon Louis XV dont le talon évidé se perd dans la semelle, on trouve toutes les hauteurs. Il nous est difficile de bien préciser la manière de prendre les mesures à envoyer, nous engageons nos lectrices à demander le catalogue et les renseignements à M. Bernier-Laffon qui se tient à la disposition de nos abonnées.

VELOUTINE C. FAY.
9, rue de la Paix, 9, Paris.

La poudre de riz est d'un usage si répandu que nos lectrices nous demandent de leur indiquer une maison à la-

quelle elles puissent s'adresser avec confiance. Nous leur désignons la maison Fay. La veloutine est une poudre de riz préparée au bismuth, impalpable, invisible et adhérente; elle réunit les propriétés hygiéniques du bismuth aux qualités rafraichissantes de la poudre de riz. Son emploi journalier fait disparaître complètement les irritations et autres petits accidents de la peau, et même les prévient; elle est si diaphane, que son duvet estompe la peau sans la cacher: ses qualités, très appréciées des personnes qui en font usage sont: une finesse de grain impalpable au toucher, une adhérence complète à la peau et un parfum agréable. La veloutine est préparée de trois manières, blanche ou rose pour les blondes, légèrement teintée crème pour les brunes; elle se vend en boîtes: verte pour

la veloutine blanche, rouge pour la veloutine rose, bleue pour la veloutine crémée. Ces boîtes portent, comme marque de fabrique, une étiquette de garantie en relief lilas sur fond noir; car comme toutes les préparations de premier choix, elle a des contre-façons contre lesquelles il faut se prémunir. — Prière d'écrire directement à l'adresse donnée.



Robe de dîner en satin duchesse grenat foncé.
De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

server de toutes les incommodités auxquelles sont sujettes les peaux fines et délicates. Ainsi coupé il affermit insensiblement les muscles de la face, laisse libre les pores de la peau et, combiné avec un traitement interne, il est le seul agent qui guérisse la couperose et enlève les taches de rousseur. Il faut, au moment de se servir de ce lait, agiter le flacon jusqu'à ce que le liquide ait pris une apparence laiteuse. C'est une excellente eau de toilette, qui s'emploie de préférence le matin. On en imbibé un linge fin que l'on passe sur le visage.

C. L.

LAIT ANTÉPHELIQUE DE
CANDES ET C^{ie}
boulevard St-Denis, 26.

Le lait antépélique a pour propriété d'éclaircir le visage, de nettoyer la peau des efflorescences, rougeurs, points noirs qui altèrent le teint. En faire usage l'hiver pour combattre la fatigue des veilles prolongées et réitérées qui flétrissent et enlèvent la fraîcheur du teint. Les gerçures, les feux, les boutons, les irritations cèdent à son usage journalier. Le lait antépélique s'emploie coupé de deux tiers d'eau; une lotion quotidienne est suffisante pour pré-

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 1 et 3).

Robe de bal en swra et gaze blancs. — Jupe demi-longue en surah, garnie de deux plissés de gaze rabattant l'un sur l'autre. Au tablier, ils sont surmontés d'un volant drapé en écailles et bordé d'une dentelle espagnole blanche. Sur le tablier, une draperie plissée et relevée diagonalement reçoit trois étages de dentelle, sur le côté; dans le haut et dans le bas, disposition semblable contrariée; au-dessus, courant de feuillage velouté et nœud de satin pour arrêt. Les lés de derrière relevés en pouff sont découpés en longues écailles, rouleautées de swra; corsage traversé d'un cordon de feuillage arrêté à la taille par un chou en satin; revers au décolleté et épaulettes en fleurs.

Robe de diner forme princesse en satin duchesse grenat, ornée d'une écharpe en swra broché bleu pâle et grenat. — Jupe à traine, le bord se détachant sur trois petits *frisottants* de satin rapportés en dessous; le devant de la jupe est tenu un peu plus long que la longueur voulue afin de le relever de trois plis, de chaque côté du lé-tablier, sur la partie supérieure duquel l'écharpe en swra fait draperie; derrière, les pans chiffonnés en pouff descendent jusqu'au bas de la jupe. Le décolleté orné d'un revers est coquillé de dentelle. A la manche demi-longue, engageante en dentelle et revers avec coques en satin.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4293

Costume de demoiselle d'honneur, en peluche et swra bleu Louise. — Jupe courte en peluche, coupée sur le côté d'une quille arête en swra; le bord dépassé par un plissé de swra. Tunique en swra drapée en pouff; elle est prise de côté, dans un lien en swra dont les bouts sont froncés dans un cornet de passementerie chenillée. Corsage en peluche se détachant sur un gilet en velours bleu pâle, broché de bouquets pompadour; ce gilet est cerné par une dentelle bretonne, double ruche à l'encolure se continuant en jabot. La manche demi-longue avec un revers en velours et une dentelle. Bottes en satin. Gants de Suède blancs. Chapeau en peluche relevé d'un côté sur un pouff de coques qui fixe une belle plume bleu teintée.

Robe en satin et velours ciselé grenat, Toilette de

la mère de la mariée. — Tablier en swra composé d'un milieu froncé verticalement par plusieurs rangs de fronces, et d'un panneau en velours ciselé; le bord touchant au bouillonné est posé sur une dentelle façon Malines. Au bas, un volant monté à plis creux, et au bord de la traine en satin, un plissé courant en spirale. Corsage en satin avec draperie plissée en velours sur la basque. Deux dentelles descendent de l'encolure et sont maintenues par trois barrettes étagées en velours. Derrière, un nœud en velours dont les pans se perdent dans le pouff. A la manche ronde, draperie de velours séparant deux dentelles, dont l'une se coquille dessus. Bottes en satin grenat. Chapeau en satin. Gants de chevreau.

CHRONIQUE

Je suis en retard pour vous souhaiter la bonne année, madame; mais puisqu'en parlant du 1^{er} janvier, nous serions toujours obligés de retourner en arrière, car il est déjà tombé dans l'abîme du passé, revenons, de préférence, au beau jour de Noël, de la bienheureuse année 1880, disparue aussi déjà. La messe de minuit m'a toujours inspiré une ferveur très calme; le réveillon qui la suit, ressemble trop aux fêtes de ce monde; et je voudrais en ce jour solennel, les oublier un peu. J'aime mieux les offices du jour, la messe paroissiale, les vêpres en grande pompe, et le salut avec l'*Adeste fideles*, cette belle hymne si simple dans la grandeur des choses qu'elle raconte. Noël! c'était une belle fête, autrefois. C'était une fête sérieuse et solennelle. Pas un ignorant qui ne connût la légende

sacrée; on ne savait pas lire, mais on connaissait l'histoire de la crèche de Jésus, sauveur et rédempteur du monde.

Si la foi n'est plus aussi vive qu'en ces premiers âges du christianisme, la fête, comme par une volonté suprême, dominant l'impiété des temps, reste toujours la grande solennité chrétienne. En Angleterre, elle est célébrée dans toutes les classes de la société; c'est à la fois le *Christmas-Day*, et le jour des étrennes pour le nouvel an. Mais en ce moment, une grande partie de l'aristocratie anglaise est en deuil, par la mort de la duchesse de Westminster; les fêtes de Noël seront donc plus restreintes à Londres et dans les châteaux.

A côté de cette naissance de Dieu dans une étable, il est curieux d'arrêter un instant ses regards sur ce



Fakoner imp Paris

4293

Journal des Demoiselles

Modes de Paris ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS *Rue Drouot 2.*
Toilettes des M^{lles} Vidal, r. Richelieu 104. Corsets de la M^{me} de Plument, r. Vivienne 32.
Veloutine Fay, r. de la Paix 2. Chausures de la M^{me} Bernier-Laffon, r. Montmartre 160.

grand nom aristocratique, un des plus illustres par la noblesse et par l'immense fortune dont jouissait la charmante femme qui vient de mourir.

La duchesse de Westminster était fille du duc de Sutherland, le plus riche propriétaire de l'Europe, disait-on alors (7 millions de rente). Elle épousa, en 1852, le marquis de Westminster, devenu duc et pair d'Angleterre, et de beaucoup, plus millionnaire que son beau-père. C'est lui, à cette heure, qui possède la plus grande fortune de l'Europe; on ne peut mettre en comparaison celle de M. M***, quoique *beaucoup plus millionnaire* encore que l'illustre duc, mais il est Américain. On dit que sa fille aura vingt millions de dot. C'est joli; que sera donc la corbeille, si elle est établie sur le même pied?

Puisque nous sommes lancées dans les grandeurs et les misères d'ici-bas, je cite encore deux morts en France, qui vont mettre également en deuil une partie de l'aristocratie : celle de la duchesse de Montmorency, et celle de la duchesse de Talleyrand, sa grand-mère, à quinze jours de distance.

Madame de Montmorency avait à peine trente-trois ans; c'était une ravissante personne, douée de toutes les grâces et de toutes les qualités; elle laisse des regrets universels. Ceux qui ont assisté à ses funérailles n'oublieront jamais ce spectacle de douleurs si navrantes. Que d'illustrations sur la plupart de ces têtes en deuil! Talleyrand, Montmorency, Valençay, Bauffremont, Sagan, Luxembourg, etc. On sait que le titre de duc de Montmorency étant éteint depuis la mort du dernier de cette branche, M. Adalbert de Talleyrand-Valençay demanda et obtint de l'empereur Napoléon III l'autorisation de prendre les titres et noms de Montmorency, sur lesquels il prétendit avoir des droits, par sa mère, Alix de Montmorency-Fosseux. Quant à madame la duchesse de Montmorency, elle était la petite-fille du célèbre banquier Aguado, devenu marquis de Las Marismas, grâce à son immense fortune.

Lorsqu'il mourut, M. James de Rothschild, en apprenant qu'il laissait trente millions, s'écria d'un air touché. « Comment, ce pauvre Aguado, il n'avait que trente millions! Je le croyais plus riche que ça. »

Nous voici bien loin de Bethléem!...

J'y vais ramener, en parlant de l'inauguration d'un nouvel établissement dont l'idée appartient tout entière aux femmes de l'aristocratie française, et qui montre, une fois de plus, combien la charité et les bonnes œuvres sont demeurées en honneur dans notre pauvre pays, quoi qu'on en dise.

Cette œuvre s'appelle : Association des femmes du monde.

Jugez, en effet, par ces quelques noms, de la composition de ce magasin d'un nouveau genre, situé, 36 boulevard Haussmann.

Madame de Combourg, madame Nadault de Buffon, la comtesse d'Azincourt, la duchesse de Richelieu, marquise d'Espeuille, maréchale Canrobert, princesse de Polignac, madame de Contades, etc.

« Le but de l'association est de s'occuper des femmes du monde tombées dans la détresse par la misère, la perte de leurs appuis naturels, la maladie, etc. Celles qui sont jeunes et adroites travaillent à des ouvrages d'art ou de tapisserie que les patronesses se chargent de vendre; celles qui sont âgées ou malades reçoivent des secours.

« L'association est une simple maison de commerce; elle accepte des dons, qu'elle vendra, en faisant la commission pour la province et l'étranger, au prix de fabrique. »

Voilà un établissement que la Providence doit protéger assurément; fournir à tout acheteur l'objet dont il a besoin, en l'associant en même temps à une bonne œuvre, c'est la perfection du progrès! Je recommande ce charmant magasin du Boulevard Haussmann, en lui souhaitant toute la prospérité qu'il mérite.

Au commencement de la nouvelle année, il est curieux de connaître le recensement qui fut fait l'année dernière sur la population de la terre. Depuis deux ans, elle s'est accrue de dix-sept millions d'habitants. D'après le recueil statistique de Behm et Wagner, elle était en 1880 de 1,455,923,500 ainsi répartie :

Europe, 315,929,000; Asie, 834,707,000; Afrique, 205,679,000; Amérique, 95,495,500.

RÉGINA.

La représentation organisée par M. Halanzier au profit de l'Association des Artistes dramatiques, a eu lieu à l'Opéra avec beaucoup d'éclat. Programme riche et varié, comme toujours en pareille occasion : troisième acte d'*Aïda*, chanté par mesdames Krauss, Richard, MM. Melchissédec et Bataille; premier acte de *la Korrigane*, le ballet qui obtient tant de succès en ce moment, avec *le Comte Ory*; *les Charbonniers*, l'amusant vaudeville de Ph. Gille et Costé; de spirituelles comédies, et des intermèdes en nombre : airs d'opéras, scènes de chant et de déclamation, etc. Le grand succès de cette partie de la soirée — peut-être même de la soirée entière — a été la réapparition sur la scène de madame Alboni, la grande cantatrice, dont la voix toujours admirable, puissante et veloutée, le grand style et la belle diction, ont fait merveille dans un air

de *Romeo e Giulietta* de Vaccai et un de *Donna Caritea* de Mercadante. D'interminables salves d'applaudissements ont récompensé l'artiste, que le théâtre regrette depuis trop longtemps, de la bonne grâce avec laquelle elle est sortie de sa retraite pour cette occasion exceptionnelle. — Un autre grand succès a été obtenu par la mélodie, désormais presque populaire, d'Hector Salomon, intitulée *Extase*; M. Lassalle l'a chantée avec beaucoup d'expression et un goût parfait, et une demande unanime de *bis* lui a fait redire cette belle cantilène. Il y a eu, enfin, de chaleureux bravos pour tous : M. Gailhard, qui a chanté *la Manola* et un duo pyrénéen avec M. Lassalle; mademoiselle Mauri dans ses pas de *la Korrigane*, etc., etc. Salle comble, bien entendu, et recette magnifique : 33,000 francs environ. (*Gazette Musicale*.)

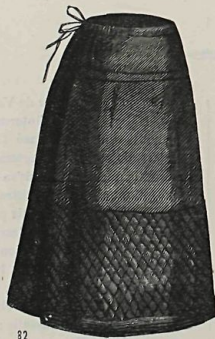
N° 1. Costume en drap vigogne marron doré, pour petit garçon de 4 ans et plus. — Une jupe plissée verticalement est ornée, dans le bas, d'une broderie Richelieu appliquée sur l'étoffe; à cette jupe se monte un long corsage non ajusté, dont le devant, forme plastron, décrit un V. Deux rangs de boutons en regard, et au côté qui se boutonne, un jabot en broderie Richelieu; un plissé posé au bas du corsage s'ouvre devant.



N° 1. Costume en drap vigogne marron doré, pour petit garçon de 4 ans et plus.

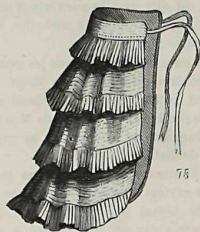
se garnit comme la jupe et retombe dessus. Grand col en drap et parement de la manche ornés de broderie.

N° 2. Jupou à traîne pour robe de diner et de bal. — Le jupon est en beau nanzouk, rehaussé, devant, d'un volant garni de broderie et de petits plis. La traîne, couverte de volants brodés et d'une série de huit volants ourlés, est soutenue par un haut volant posé en dessous. La longueur, prise de l'extrémité de la traîne à la taille, est d'un mètre soixante centimètres. Prix, 45 fr.

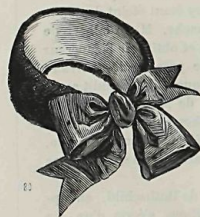


N° 9. Jupou en satin noir piqué. De la maison de Plumet.

couture de côté et remontant sur le plastron où la fixe un flot de coques en satin. Boutons sur le plastron. Au décolleté, berthe entourée de dentelle. Nœuds sur les épaules.



N° 4. Tournure mignonnette en crin blanc.



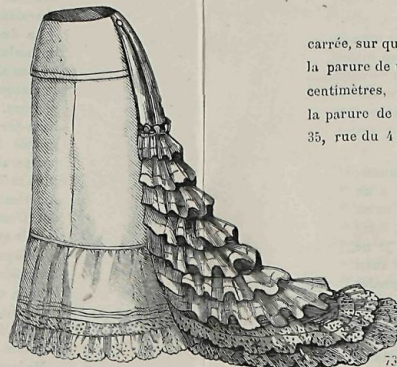
N° 7. Tour de cou en loutre.

N° 4. Tournure Mignonnette en crin blanc. — Longueur de la tournure quarante centimètres. Prix, 6 fr. Se compose de trois volants montés, derrière, par des plis creux et rehaussés d'un plissé.

L'intérieur est lacé et se serre à volonté.

N° 5. Tournure avec plissés en crin. — Quatre volants plissés derrière, les côtés plats; le premier volant est monté par des plis tuyau d'orgue. Prix, 6 francs.

N° 6. Trois épingles dorées pour piquer dans les cheveux, remplacent le peigne si on les espace au commencement du chignon. La forme droite, dite pincette, ronde ou



N° 2. Jupou à traîne pour robe de diner ou de bal.

MODELES DE JUPONS ET DE TOURNURES
De la maison de Plumet, 33, rue Vivienne, Paris.

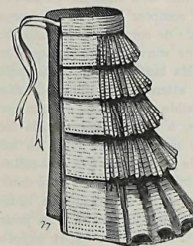


N° 6. Trois épingles dorées pour coiffure. Maison Senet, 35, rue du 4 Septembre.



N° 10. Jupou de flanelle pour enfant. De la maison Genevov, 7, rue Saint-Roch.

carrée, sur quinze centimètres de longueur, coûte : la parure de trois, 10 fr.; la forme courbe treize centimètres, 8 fr.; guillochée, 12 fr.; toujours la parure de trois épingles. Chez madame Senet, 35, rue du 4 Septembre.



N° 5. Tournure avec plissés en crin.

N° 7. Tour de cou en loutre, doublé de satin blanc. — Une bande de loutre de huit centimètres de hauteur est abattue de deux centimètres à chaque bout. On la double de satin ourlé; on pose des rubans de

satin pour la nouer au cou.

N° 8. Col en peluche loutre doublé de satin loutre. — Forme rabattue, arrondie, le col s'attache par une agrafe mécanique, cachée sous un nœud en ruban de satin loutre.

N° 9. Jupou en satin noir piqué avec bord plissé, monté à une haute ceinture. — Largeur un mètre



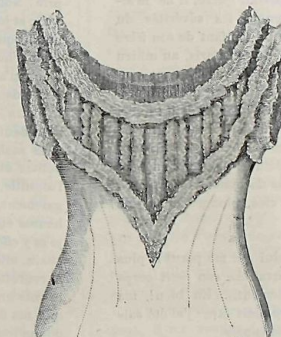
N° 3. Robe en crêpeline bleu pâle, pour petite fille de 6 à 8 ans.

quatre-vingts, sur quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze centimètres de hauteur. — Prix, 40 fr. Ce même jupon festonné avec piqures formant carreaux écossais, coûte, mêmes dimensions, 45 fr., 55 fr. sur deux mètres vingt de largeur, et quatre-vingt-dix à un mètre de hauteur.

N° 10. Jupou en flanelle pour fillette de 5 à 7 ans. — On peut employer un fin molleton de laine. On festonne le

bord après avoir posé à l'envers un faux ourlet en percale. Broder dans chaque écaille quatre roues à jours et quatre œillets au-dessus de la pointe de l'écaille. Le jupon se monte à une haute ceinture boutonnée par des plis profonds rabattus.

N° 11. Chemise forme princesse, garnie d'un plastron composé d'entre-deux et de dentelle de Valenciennes. Au décolleté une double petite dentelle; de même au contour inférieur du plastron pour cacher la couture qui le joint à la chemise. A l'entournure une double dentelle qui vient se perdre de côté, sous celle du plastron contournant l'entournure. On peut faire le plastron plissé, à plis crevés, et le réunir à la chemise sous un petit biais brodé d'un point anglais.



N° 11. Chemise forme princesse.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

I

**Mademoiselle Henriette Descluseaux à
Mademoiselle Royan, sa tante.**

Paris, Septembre 18...

Oui, ma chère tante et amie, je commence, après quatre mois ! à voir un peu clair dans ma situation nouvelle, ce qui ne veut pas dire que je commence à m'y plaire ; non, Paris, dont j'apprécie certains côtés, ne vaudra jamais Nancy à mes yeux ; l'élégante demeure de mon tuteur ne surpassera pas votre chère maison, et la famille dont je suis entourée ne vous égalera jamais dans mon cœur. Ah ! cela surtout !... Vous souvenez-vous, ma tante, de tout ce que vous fûtes pour moi ? Vous l'avez oublié peut-être, vous, au milieu de tant de bonnes œuvres dont vos jours sont remplis, vous avez oublié les bontés, les tendresses dont vous m'avez comblée, et qui ne me permirent pas de sentir que je n'avais plus de mère et que mon père était loin ; mais si vous avez perdu de vue ma petite enfance, les jeux, les poupées, les gâteries, les faiblesses maternelles, vous n'avez pas oublié, j'en suis sûre, les deux dernières années que j'ai passées à votre foyer, en attendant que mon pauvre père revint de cette Afrique dont il n'est pas revenu. Nous étions si heureuses ! il me semble qu'il y avait tant de sympathie entre nous ; pourquoi ne nous a-t-on pas laissées ensemble ? J'aurais vécu comme vous, avec vous, le bon Dieu en vue, les pauvres gens pour objet ; nous aurions vieilli côte à côte, vieilles filles, et pas fâchées de l'être. Pourquoi mon oncle a-t-il réclamé ses droits de tuteur ?... Il ne me connaissait guère, il ne m'aimait pas ; peut-être a-t-il craint les sévérités du monde, s'il ne s'occupait pas de l'enfant de son frère unique, et il m'a implantée dans son Paris, au milieu de sa famille qui m'est si étrangère ! Tenez, je me souviens que, dans mon enfance, on voulait me faire présent d'un petit chien, et le père de ma petite amie, qui avait eu cette idée, me conduisit devant une corbeille où reposait une superbe épagneule qui nous regarda avec une vive inquiétude peinte dans ses beaux yeux. Entre ses pattes dormaient trois petits, grosses têtes bonasses, yeux clos, plongés dans une profonde béatitude.

« Choisis-en un, petite. »

Je regardai, et je choisis celui qui me parut le plus joli... Il ouvrit des yeux épouvantés, son petit corps tremblait, il gémissait faiblement... Eh bien ! ma tante, je ressemble à ce pauvre petit être : j'ai été saisie dans mon nid, et je tremble encore.

On est bon pour moi cependant ; je ne puis me plain-

dre de personne. Mon oncle ne vit guère à la maison ; la Cour des comptes l'occupe extrêmement, il a un nombre étendu de connaissances masculines, il va au club, il y dîne souvent ; mais lorsqu'il me voit, il me fait amitié. Ma tante m'a accueillie poliment, je ne pouvais rien attendre de plus : elle m'a logée aussi bien que possible, pour Paris, où je m'aperçois que les appartements, à dix ou douze mille francs par an, n'offrent pas une chambre pour les hôtes. On m'a donné une très petite, mais très jolie cellule, un amour ! comme dit Roberte : tout est rose dans cette chambre ; les murs, les rideaux, le lit, la toilette, tout y est élégant, coquet, beaucoup trop pour mes goûts ; j'ai dû y installer un crucifix, et supplier qu'on me donnât un petit bureau.

« Tu écriras sur le mien, disait Roberte ; je ne m'en sers jamais. »

Vous savez, tante, combien j'aime l'indépendance ; je ne veux pas dépendre de ma cousine, lorsque j'aurai envie de vous écrire ou de prendre quelques notes.

Dès mon arrivée, ma tante et Roberte se sont emparées de moi : mon deuil n'était pas assez beau : on m'a conduite de magasin en magasin, et maintenant, j'ai de belles robes ornées de crêpe anglais, et si je ne suis pas constellée de jais, c'est que je sus résister : mon cœur en deuil de mon cher père me défend ces fantaisies et ma bourse aussi. Ces dames ont aussi profité de l'occasion pour me faire voir Paris, et le voir elles-mêmes : nous avons parcouru les églises et les squares, j'en suis encore ravie. Je n'aime pas le Paris des boulevards ; mais Notre-Dame, mais la Sainte-Chapelle, mais les deux Saint-Germain ! qu'elles parlent donc à l'âme, ces admirables voûtes sous lesquelles on a tant prié ! Nous avons pour paroisse Sainte-Clotilde, nouvelle et jolie église, qu'on ne me laisse pas fréquenter autant que je voudrais ; ma tante et Roberte vont le dimanche à la dernière messe basse, et cela leur suffit. Vous m'avez appris à ne pas me contenter de si peu.

Ces dames sortent beaucoup ; elles font des courses le matin, des visites l'après-midi et quelquefois le soir ; mon deuil m'empêche de les accompagner ; je reste chez moi, et non sans plaisir. Je lis, je poursuis mes petites études d'anglais et d'allemand, je travaille à l'aiguille, je dis mes prières : le temps passe, pas bien gaiement, ni bien doucement ; c'est à Nancy que les heures étaient heureuses, mais il faut se faire à sa vie ; je m'y efforce, et je pense que, s'il me faut, l'an prochain, aller dans le monde, suivre ma tante et sa fille, je regretterai probablement le moment actuel. Déjà, je le vois un peu, ce monde : je demeure au salon lorsque ma tante reçoit, j'assiste au grand dîner qu'elle donne tous les quinze jours, où elle réunit des collègues, des amis de mon oncle, quelques dames et des

jeunes gens, des auditeurs, des substituts; je ne veux juger personne, mais, en général, ces figures parisiennes ne me plaisent pas. Sauf quelques vieux messieurs qui ont un air de bonhomie, personne ne s'occupe de moi, grâce au ciel; Roberte, vive, agissante, au courant de tout ce qui se fait à Paris, réussit naturellement dans ce monde, qui est le sien, et où je me sens si profondément étrangère.

Tenez, tante, je suis étrangère partout, sauf à Nancy, sauf chez vous, dans ce petit salon bleu, que je vois en fermant les yeux, avec ses chers vieux meubles, ses belles gravures, qui m'occupaient tant lorsque j'étais petite, avec la clématite en dehors de la fenêtre, vous, près de cette fenêtre, la tête inclinée sur votre livre ou sur votre ouvrage, et Barbe qui vient ouvrir la porte et qui dit :

« Mademoiselle, il y a quelqu'un pour vous. »

Je m'impatisais lorsqu'on vous dérangeait trop souvent, et vous me disiez alors :

« Ce quelqu'un, c'est le Seigneur, comme dit saint Jean dans l'Évangile; le Seigneur dans ses pauvres. »

Ah! quand retrouverai-je Nancy, le salon, la clématite, Barbe, et vous, ma tante bien aimée? Je voulais vous dire que j'étais bien contente à Paris, parce que je sentais de l'inquiétude dans vos lettres; mais je ne saurais vous mentir : je ne suis mécontente de personne, mais je ne suis pas contente ici. Le petit chien a aussi bien regretté sa mère et son nid.

Adieu, ma tante, écrivez-moi, pensez à moi, qui pense toujours à vous. Mille respects et tendresses.

HENRIETTE DESCLUSEAUX.

II

Lettre d'Henriette.

Paris, Novembre 18...

CHÈRE TANTE,

Vous connaissez un peu l'extérieur de notre vie, mais ma famille, ceux dont je dépends maintenant, vous ne vous les représentez pas, et vous voulez savoir tout ce qui concerne votre enfant. Je vais donc vous les présenter. D'abord, mon oncle, M. Frédéric Descluseaux, conseiller-maire à la Cour des comptes : cinquante ans, une belle figure un peu fatiguée, des cheveux grisonnants, des yeux qui brillent à travers un immuable lorgnon; une attitude un peu raide, un peu gourmée, l'air d'un magistrat et aussi l'air d'un homme du monde; il ressemble à mon père, ce sont les mêmes traits et la même taille, mais mon père paraissait plier sous le poids des fatigues de sa mâle carrière, et sa physionomie avait une franchise gaie qui manque à celle de mon oncle. Comme je vous l'ai dit, il vit peu chez lui, mais il y apporte toujours beaucoup de politesse, d'obligeance et d'amabilité. Il est à la disposition de ces dames, pour les accompagner dans le monde quand elles le désirent, pour accueillir chez lui leurs amis et les siens, et surtout, pour leur donner de l'argent; cela est très bien, mais, tante, ce n'est pas ainsi que je me représente un mari ni un père. Un mari a plus de tendresse, un père plus de dignité... enfin, il fait ce qu'il peut, et quoiqu'il soit si gai, si au courant des nouvelles, nouvelles politiques, nou-

velles du monde, nouvelles je ne sais d'où, mon oncle n'a pas l'air heureux. Pourquoi?... sa femme n'a jamais été belle, mais elle est encore et toujours très élégante; elle a un grand air, elle aime le monde, et pourtant elle s'entend au ménage, elle est très pratique, comme on dit ici, et elle se fait beaucoup d'honneur pour peu d'argent. Ce peu d'argent nous ferait vivre, vous et moi, tante, pendant des années, mais c'est peu, c'est modéré pour Paris. Je ne vois pas de grands défauts à ma tante; elle est d'un caractère égal, elle a trop bon ton pour être médisante, le comérage et les *potins* n'ont pas droit d'asile dans son salon; je crois que la note dominante chez elle, c'est l'ambition, pas celle des Richelieu et des Napoléon, au moins! mais être au premier rang, avoir de brillantes connaissances, un salon élégamment rempli, de beaux dîners, des toilettes aristocratiques, jouer un beau rôle et voir faire enfin à Roberte, ma cousine, un mariage magnifique, c'est là ce qui occupe sa vie : elle arrange tous les décors pour ce but. De la religion elle prend le strict nécessaire; elle est très bonne mère, maîtresse indulgente et femme pleine d'égards et de condescendance, et cependant il ne l'aime pas, ils ne s'aiment pas. Pourquoi, encore un coup?... Jamais, il n'y a entre eux l'ombre d'une mésintelligence, mais ils paraissent hostiles l'un à l'autre, toujours opposés d'opinions, et quelquefois on sent percer de vieilles rancunes sous des paroles courtoises en apparence... J'imagine que mon oncle la trouve peu aimante et trop occupée des intérêts matériels.

Maintenant, ma cousine, Roberte-Marie : elle a plus de vingt et un ans, elle est belle, brune avec de charmants yeux noirs, grande, habillée à ravir, adroite et gracieuse dans tous ses mouvements; elle serait, à mon gré, tout à fait *ladylike* si elle se montrait moins hardie. Elle regarde tout le monde en face, elle n'est jamais embarrassée, elle entre dans un salon, sous le feu croisé des regards, sans rougir, elle donne la main aux hommes, elle parle de tout, des livres qui paraissent, des pièces qui se jouent, des aventures arrivées aux gens qu'elle connaît, de la politique, des sermons qu'elle connaît par ouï-dire; enfin, rien ne l'arrête. Elle aussi désire le mariage, à cause de la liberté qu'il donne et des enfants qu'il promet; elle aime les enfants, elle aimerait la liberté. Quant au mari, elle ne s'en inquiète pas beaucoup : je le conçois, elle a vu son père à côté de sa mère.

Elle a un grand faible pour la toilette, et par ses cajoleries, elle obtient beaucoup d'argent de son père : il ne saurait refuser lorsque ces beaux yeux de velours se tournent de son côté! De cet argent, rien ne va aux pauvres, de même qu'aucune parcelle de son cœur ne va au bon Dieu. Mais que je serais injuste d'oser la blâmer, moi, élevée par vous et par mes saintes religieuses, moi qui devrais être si bonne, tandis que la pauvre Roberte n'a reçu de sa mère et de son institutrice que deux préceptes : *Tâche de plaire et Deviens riche*. Elle va droit à ce but, et si elle ne l'a pas atteint, ce n'est pas faute de le souhaiter et d'user de tous les moyens permis pour y arriver. Mais les maris sont, il me semble, comme les fantômes : à mesure qu'on marche vers eux, ils reculent.

La dot de Roberte est belle; en Lorraine, elle passerait pour très considérable, mais qu'est-ce que quinze

mille livres de rente pour le luxe d'une femme, pour sa toilette, son mobilier, ses domestiques, ses voyages ? Je pense que les messieurs calculent très bien, et se disent que le revenu payera ces belles futilités et n'ajoutera rien à leur bien-être à eux : aussi ils ne bougent pas. Ils ont tort, Roberte serait une excellente maîtresse de maison, une très bonne mère, et, une fois la bataille gagnée, elle déposerait les armes, et son budget, comme celui de ma tante, serait en parfait équilibre.

Ces dames connaissent tout Paris (je pense qu'il y a beaucoup de *tout Paris*), mais enfin, le leur est fort étendu ; le lundi, le salon de ma tante ne se désemplit pas : toujours de belles dames, des traines qui serpentent sur le tapis, de jolis chapeaux qui coiffent des têtes pas toujours jolies, jeunes ou vieilles ; ce sont des femmes de magistrats, de fonctionnaires, de banquiers, quelques beaux noms nobles... toutes ces dames me paraissent charmantes, et, en particulier, les plus âgées ; elles sont avenantes et polies ; les jeunes sont moins agréables, elles ont une dureté de ton et une hauteur de manières qui me confondent : quand je les vois, je m'abîme dans mon néant, et elles m'y laissent.

Les jeunes gens sont singuliers : on croirait qu'ils ont tout vu, tout expérimenté, et qu'ils sont dégoûtés de tout, revenus de tout. « Y sont-ils allés ? » dit Roberte. Leur conversation me paraît vide, ils emploient des mots étranges que j'ai eu toutes les peines du monde à comprendre. Exemples : un père qui empêche son fils de jouer ou de voyager est un *généur* ; un camarade qui ne les accompagne pas à quelque partie de plaisir est un *lâcheur* ; un cheval qui part à fond de train *s'emballe* ; un homme qui fait des folies *s'emballe* aussi ; les idées morales sont du *vieux jeu*, on ne coupe plus là-dedans... je termine, car vous me gronderiez de vous redire ces sottises. Je les entends sortir pourtant de la bouche de jeunes gens bien nés, qui furent bien élevés, mais qui ont bien laissé dans l'ombre les souvenirs corrects de leurs premières années. Tous ne sont pas bâtis sur ce modèle, mais les hommes sérieux sont ambitieux, et n'accordent d'attentions et de soins qu'aux gens qui peuvent les servir.

Je vous assure, ma bonne tante Marie, que, dans le salon bleu de Nancy, j'ai entrevu un coin de monde mille fois plus délicat, aimable, attirant que celui de Paris ; vos vieilles amies étaient si bonnes et si simples ; vos amis, nos parents, le vieux conseiller et le juge d'instruction, M. le curé de Saint-Èvre, votre voisin l'antiquaire avaient tous une conversation intéressante et nourrie que je ne rencontre pas ici, dans cette capitale, dans cette Athènes ! Vous étiez d'accord avec les hôtes de la maison, sur les grandes vérités ; ici, on rit, on hausse les épaules, et les femmes baissent humblement la tête et n'osent pas défendre le Christ que l'on nie et l'Eglise que l'on offense. Il est vrai que la frivolité de leur vie ne les dispose pas aux combats théologiques.

Je sais qu'il est d'autres mondes à Paris, qu'on y compte des âmes et des œuvres admirables ; mais je vis bien éloignée de ces oasis, et, depuis des mois, je n'ai pas entendu une parole qui répondît à mes intimes sentiments. Heureusement que Roberte, qui est bonne, m'a obtenu liberté pour aller à l'église ; la femme de

chambre de ma tante me conduit et me ramène, et tous les matins, j'ai une bonne demi-heure qui est un joli portique pour la journée.

Je vous rencontre là en idée, ma tante chérie, et je sens là, plus qu'ailleurs, à quel point je vous appartiens.

Ecrivez-moi, de grâce, et aimez-moi toujours.

Je vous embrasse du fond de l'âme.

HENRIETTE.

III

Lettre d'Henriette.

Paris, Février 18...

CHÈRE TANTE MARIE,

Que vos lettres me font de bien : elles sont pour moi une lumière, une source de consolation dans l'isolement moral où je suis, elles me fortifient, elles me soutiennent ; je sens qu'avec vous est la vérité, et que tous ces échos du monde, ces frivolités, ces vanités, ces doutes, ces railleries sont des pièges où s'égare-rait une âme faible. Mais vous me tenez par la main, et je suis rassurée.

Toutefois quelques passages de vos dernières lettres m'ont fait beaucoup réfléchir. Vous me dites que mon oncle Descluseaux a certainement le projet de me marier à Paris, et vous m'exhortez à la prudence et à la prière. Chère tante, vous connaissez bien des choses, vous avez l'esprit orné et lettré, mais vous ne connaissez pas le cercle dans lequel je vis et dont l'argent est le roi. Non, vous ne pouvez vous figurer jusqu'où va la passion de la fortune chez les gens que j'apprends à connaître ici ! on a besoin d'argent, on n'a jamais assez d'argent ; l'argent excuse tout, explique tout, et ce n'est pas pour l'entasser, comme les anciens avares, mais pour le répandre en superfluités de toute espèce. Le luxe est à son apogée ; tout est si beau, si merveilleux et si cher ! il faut de l'or pour payer ces ameublements, ces toilettes, ces dîners ; aussi, dans le mariage, on ne cherche absolument que la dot. Combien a-t-elle ? est la première demande, lorsqu'il s'agit d'une jeune fille. Or, tante, vous savez ce que j'ai, pas même cent mille francs. J'entends causer autour de moi ; Roberte m'initie au monde qu'elle aime et qu'elle voit, et j'apprends ainsi bien des choses laides, tristes, mais bonnes à savoir.

J'en conclus que je ne me marierai pas. C'est aussi l'opinion de Roberte ; elle m'a dit l'autre jour : « Tu es jolie, Henriette, tu as une fraîcheur charmante, de jolis yeux bien limpides, une taille à laquelle vont tous les costumes, un air très comme il faut ; tu es la fille d'un officier général, la nièce de mon père, qui joue son petit rôle dans le monde ; tu es très douce, très aimable, eh bien ! malgré cela...

— Malgré cela ? continue !

— Malgré cela, je crains, chère, que tu ne te maries pas. Les hommes sont si bêtes et si calculateurs !

— Je ne désire pas avoir une bête pour mari ; je m'en passerai.

— Que tu as raison d'être fière ! tu ne ferais pas, comme Alix, qui accepte une espèce d'idiot, usé, ennuyé, ennuyeux, parce qu'il a un million ou deux, et

qu'elle n'en a qu'un demi ! Les vois-tu accouplés, cette belle enfant et ce magot ?

— Dieu me préserve d'en faire autant, je n'entends pas le mariage dans ces conditions-là.

— Mille fois raison, encore un coup, mais j'ai peur que tu n'aies pas à refuser. Si j'étais garçon, vois-tu, tu n'aurais pas à attendre !

Je vous répète, tante, cette singulière conversation, tenue par cette singulière fille, qui ne croit à rien, qui est sceptique en fait de sentiment, et qui ne veut, elle, se marier que pour devenir plus libre et plus riche. Nous ne voyons pas les choses de la même façon.

J'ai réfléchi, chère tante Marie; je me suis interrogée sur ma vocation : j'ai examiné, comme je l'ai pu, la vie religieuse, avec ses grands dévouements, ses immolations et ses récompenses, cet unique et absolu sacrifice qui souvent dispense de beaucoup d'autres, la régularité, la paix, le calme dans la vieillesse et la ferme espérance dans la mort; j'ai bien vu, je crois, les beautés et les mérites de cette existence à part, dont les conseils de l'Evangile sont la règle austère, et je me suis trouvée indigne d'occuper une place dans ces phalanges consacrées. Je ne suis pas appelée, je le sens, et je désire servir Dieu dans la famille, par le bon exemple, le rayonnement de ma petite lumière, et en faisant, autant qu'il sera possible à ma faiblesse, le trait d'union entre les âmes héroïques qui font dans le cloître l'office de Marthe ou de Marie, et les âmes qui, dans le monde, oublient le but et l'auteur de leur création.

J'ai donc le désir de me marier, d'élever des enfants, et de mener vers le bon Dieu tous ceux qui seront liés à moi; il me semble que je rendrais heureux un mari, une famille, et que je dépenserais pour eux toutes mes forces et tout mon cœur. Vous m'avez souvent parlé de ma chère mère, que j'ai si peu connue, et vous m'avez dit combien elle était aimable et aimante pour mon père, indulgente pour ses serviteurs, tendre pour moi et pour ce petit frère que nous avons perdu, et comme toutes ses obligations et occupations la ramenaient toujours à Dieu. Voilà ce que, je voudrais être,

dussé-je souffrir les maux que les affections de la terre entraînent. Il me semble, tante, qu'ici-bas tout est moyen et qu'on arrive au ciel par toutes les voies, par les austérités du Carmel et par les peines du mariage, par les travaux des Sœurs de Charité et par les labeurs du ménage et de l'éducation, par une vie de solitude et de bienfaits, comme la vôtre, et par le bon exemple donné dans le monde... l'intention, le grand désir de bien faire et de bien aimer sont tout... je me trompe peut-être, mais j'aime sainte Monique et sainte Thérèse, sainte Clotilde et sainte Geneviève...

Me marier à Paris, dans l'entourage où je suis, me paraît impossible : nous ne voyons que des jeunes gens pauvres qui courent après une dot comme le chasseur après une proie, ou des hommes riches, aux habitudes luxueuses, qui ne désirent pas, certes, faire le bonheur d'une jeune fille, mais qui, lorsqu'ils se marieront, chercheront une situation semblable à la leur. Je ne les en blâme pas, et, d'ailleurs, je ne désire pas contracter de pareilles dettes envers un époux. Il me faudrait, à moi, une vie de province, modeste, honorable, sans éclat, mais non sans utilité. Que je quitterais avec joie Paris pour la Lorraine, pour Nancy, où vous êtes, vous, mon ange gardien !

Vous voyez que je vous dis tout, le fond, le plus profond de mon cœur. Avec nul autre, je ne me permettrais de penser ainsi tout haut, de dévoiler mes désirs d'avenir, je sais que les lèvres des jeunes filles doivent être closes et leur esprit fermé. Mais à vous comment ne pas me confier ? Si cet avenir ne se réalise pas, si mes bonnes intentions ne trouvent jamais à se produire, eh bien ! tante Marie, j'irai vous rejoindre un jour, je vivrai comme vous, auprès de vous, très heureuse d'être libre et de vous imiter, dans la sainte indépendance de votre vie et de vos actions.

Voilà un avenir qui ne me fait pas du tout peur, qui offre même bien des charmes ; arrivera-t-il ? Chère tante, priez bien pour votre enfant, qui vous embrasse tendrement.

HENRIETTE.

(La suite au prochain Numéro.)

M. B.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

EAU DE COLOGNE

Pour un litre d'esprit de vin, prendre les essences suivantes :

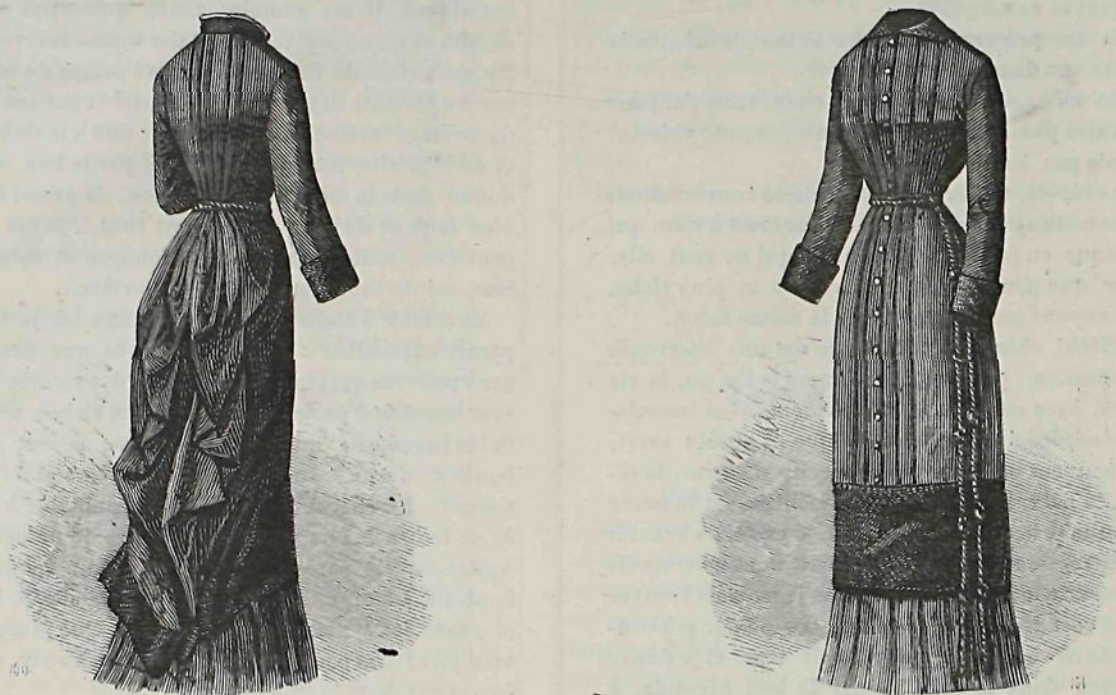
Portugal — 10 grammes.
Bergamote — 10 grammes.
Néroly — 2 grammes.
Cédrat — 10 grammes.

Citron — 10 grammes.
Romarin — 4 grammes.
Lavande — 4 grammes.
Benjoin — 4 grammes.
Mille fleurs — 10 grammes.
Essence de rose ou de géranium — 2 grammes.
Agiter, laisser reposer et vieillir.

CHARADE

Mon premier rappelle jeunesse,
Fleurs, virginalité piété.
— A la porte, à table, à la messe,
Mon dernier est fort usité;
Ou, dans une chambre affolée,
Agité par le président,
Il met l'ordre dans l'assemblée
Que troublait un bruit discordant.

Mon entier, le rêve du sage,
Lui promet la félicité,
Avec jardin pour entourage,
Un coin pour l'hospitalité...
Au bonheur il faut peu de place,
Il se plaît parmi les petits;
Pourvu que dans l'étroit espace
Se rencontrent de vrais amis.

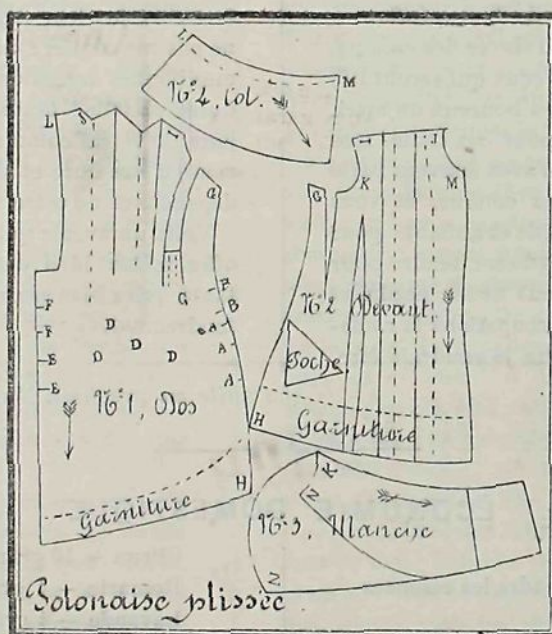


Polonaise, vue de face et de dos (Patron découpé).

MODÈLE DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU

Explication du patron découpé.

1, Dos. — 2, Devant avec la poche posée à sa place. — 3, Manche, dessus, avec le dessous et le parement. — 4, Col rabattu. Cette polonaise est ajustée devant et au dos par deux plis creux, pour chaque côté. Ces plis sont marqués à la roulette: le bord extérieur du pli indiqué par une ligne pointillée; la ligne intérieure du pli est pleine. Faire au devant la longue pince de poitrine, et en sens inverse, celle du dessous du bras, qui dessine la hanche; en suivant les lignes ponctuées pour former les plis qui partent de l'épaule, on verra qu'ils deviennent plus profonds vers la taille afin d'en cambrer la forme; de même au dos. Avant de tailler la polonaise; il faudra allonger le patron de 45 centimètres pour le milieu du



Détail tracé du patron découpé.

dos et de 25 centimètres pour le côté, la dimension du papier étant insuffisante pour un aussi grand patron. Après avoir fait les plis du dos, on réunira la partie détachée qui fait petit côté, en faisant un pli creux intérieur où finit la couture; un pli semblable à la taille au bas de la couture cintrée du milieu du dos. Le relevé des lés de derrière indiqué au détail par les lettres de raccord, A, B, C, D, E, F., correspond aux croix faites, à la roulette, sur le patron découpé. Un col se rabat à la ligne pointillée. Le patron découpé se compose de sept morceaux, dont quatre seulement sont numérotés au détail. Pour garniture,

une bande de peluche posée dans le bas, le col et le parement seront assortis. Une ceinture en gros grain, ou un câble formant lien sur le côté.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.

Rue Drouot, 2.

A ce numéro sont joints : la gravure coloriée 4293 et le patron d'une Polonaise plissée.